

L'ENFANCE
DE KASPAR HAUSER

BOGDAN-ALEXANDRU STĂNESCU

L'ENFANCE
DE KASPAR HAUSER

roman

Traduit du roumain par

NICOLAS CAVAILLÈS

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :
Copilăria lui Kaspar Hauser

© Polirom, 2017

Pour la traduction française :
© Phébus, Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-7529-1196-4

*They fuck you up, your mom and dad.
They may not mean to, but they do.
They fill you with the fault they had
And add some extra, just for you.*

PHILIP LARKIN

P'TIT-PÈRE

Et quand je sortais du parc du 23-Août, par une brèche que des garçons avaient faite dans le grillage plus haut que moi et couvert de feuilles, je tombais sur le Maior-Coravu, un gros boulevard à deux sens divisé par des bandes d'herbe avec des fleurs, que je traversais en courant, mais en lançant toujours un regard plein d'espoir vers le stade, où il ne m'avait jamais emmené, après quoi je prenais une autre rue, perpendiculaire, et je courais comme ça, trempé, avec à la main mon sac plastique rempli de petits poissons, jusqu'à ce que j'arrive tout essoufflé dans le quartier des aveugles, Vatra Luminoasă, où en fait d'aveugles, je ne voyais que les panneaux de signalisation sur lesquels ils étaient dessinés, on aurait dit des extraterrestres, exactement comme dans la série qui passait à l'époque en Bulgarie, *Les Envahisseurs*, les mêmes, si tu leur tirais dessus, ils s'évaporaient comme l'eau sur ma peau desséchée. C'était toujours l'été, à croire que je ne suis jamais allé dans Vatra Luminoasă l'hiver, ce qui est impossible, je le sais bien, tout comme je sais que mon parc d'attractions, le Monde des Enfants, n'a pas toujours été enfoui sous la neige que je vois à présent sur la photo en noir et blanc où je suis debout à côté de Maman et d'un chat botté en tôle. Dans la rue Stoian-Militaru, le samedi midi, quand je rentrais de l'école, il pleuvait toujours, ou bien il venait de pleuvoir, et d'entre les arbres alignés sur le bord du trottoir et leurs racines

qui luttaienent contre l'asphalte jusqu'à sortir à l'air libre, des armées d'énormes lombrics avançaienent comme des serpents emmêlés entre lesquels je devais slalomer.

Oui, je courais donc dans la rue Rușchița jusqu'à Vatra Luminoasă et ses aveugles absents, puis je prenais une autre ruelle pavée de cubes de pierre (tu me disais que c'était bon pour les pneus, mais d'autres, comme Bebe l'Escroc, m'expliquaienent que ça détruit les jantes) et j'arrivais devant la maison à deux étages et son portail en fer forgé, au-dessus duquel s'élevait toujours la tige fine d'un magnolia en fleur, dont je t'arrachais un bourgeon. Chaque fois que je poussais la lourde porte, une vitre encadrée de métal rouillé-mais-noir et ses vieux îlots de peinture vert antique défraîchi, mon torse se remplissait de la première odeur, celle de notre première descente, un mélange de pourriture, de fleurs et de cave, dominé par un relent de friture. Et je me mettais à sauter, comme lors de notre première visite, j'essayais de traverser le hall ténébreux sur une jambe en touchant seulement les carreaux noirs, ou bien seulement les blancs, les yeux fixés sur la porte du fond, qui donnait sur le jardin. Le hall avait précisément été construit pour habituer les yeux à la pénombre du jardin, sous la vigne à laquelle pendaient dans mon souvenir des grappes de petits grains de raisin tellement parfumés que, après en avoir mangé, mon palais refusait de percevoir encore le parfum légèrement rance de cette vieille villa, comme si leur goût m'obligeait à signer un pacte mystérieux avec la maison et ses odeurs secrètes. Une fois traversée la quarantaine du hall, quand je pénétrais dans le jardin, Luluța me sautait dans les bras, ses pattes avant sur mon torse, blanche comme une lapine, toujours blanche, malgré ses ébats de chiot dans la terre fraîchement arrosée et malgré les taches noires qu'elle avait, surtout sur le ventre, et j'avais toujours l'impression d'un tourbillon, quand elle me sautait dessus, blanc, noir, blanc, noir, blanc, noir. Ensuite, après m'avoir salué comme ça, elle se mettait à courir dans tous les sens autour de la cour, elle dansait comme elle aurait crié de joie, avec un sourire

humain sur la gueule, la langue pendant sur un côté, et un écart immense séparait ses pattes avant des pattes arrière, à tel point qu'elle paraissait balayer l'herbe, quand elle prenait de la vitesse, avec son ventre bombé.

Mais ça, c'était plus tard...

Je n'avais pas plus de neuf ou dix ans quand tu as décidé d'emménager chez nous, route d'Oltenița, en promettant qu'un de ces jours «je vous emmènerai dans Vatra Luminoasă, P'tit-Père, mais faut d'abord qu'je fasse l'ménage là-bas, c'est la débandade». J'avais commencé à apprendre tes mots préférés, les petits disques rayés à travers lesquels tu refaisais le monde pour mieux te le fourrer dans la panse et d'un lieu sombre et sec le régurgiter ensuite dans un baïram qui puait le moût et les saucisses grillées. Je me rendrais compte plus tard que tu étais arrivé à un moment où mon univers était noyé dans le silence et la solitude, où je me cachais dans ce couple fragile et morbide que je formais avec Maman comme une larve dans un cocon. Tu es apparu avec ton ventre qui se déversait sur ton pantalon en toile, tes petites chaussures de nain et tes cheveux blonds, collés sur un côté, mais surtout avec ton rire, tes blagues et ton affection, que tu ne craignais pas de répandre autour de toi, surtout pour moi, pour que chacun de nous ait l'impression que c'était son jour de fête. Je n'avais pas trop connu ça jusque-là, tous ceux qui m'entouraient semblaient jouer dans un film muet et ce qui aurait pu relever du mystérieux domaine des sentiments et de leur manifestation devait être relégué dans un sous-sol ténébreux – la discrétion étant une question de dignité, tandis que la tendresse affichée en public était réservée aux ivrognes et aux excentriques. Je n'avais jamais entendu *je t'aime*, je m'en rends compte aujourd'hui, ni dans la bouche de ma grand-mère ni de la part de mes deux grands-pères paternels, et les petits gestes d'affection n'étaient pas trop autorisés. C'étaient plutôt des gestes indirects, des allusions, l'attitude paysanne de quelqu'un qui ne supporte pas de telles manifestations, pas plus qu'il ne supporte les animaux d'appartement. Je savais

que ma grand-mère m'aimait parce qu'à la veille de mon débarquement rue Ion-Maiorescu, dans leur cour à rallonges, elle partait à la chasse – comme disait le Tonton, et sous sa moustache noire une dent en or sortait et scintillait, qui lui donnait l'air d'un jeune et beau pirate –, à la chasse, donc, aux *couverts*, comme on disait à l'époque pour parler de certains morceaux de poulet raffinés : les pattes et la tête. Après quoi elle préparait la meilleure soupe du monde, pour me faire plaisir. C'était une femme dure et mauvaise langue, qui avait bien tenu la bride à son époux, grand fêtard et fumeur invétéré, lequel était un jour tombé dans la rue, avant que j'aie eu deux ans, et qui était mort assez vite pour obtenir une auréole lavée de toutes ses petites taches.

Je me rappelle qu'avant de te présenter à moi, Maman m'a pris à part pour me préparer idéologiquement. Elle m'a demandé ce que je pensais de l'idée d'avoir un nouveau père, elle m'a expliqué qu'une mère toute seule n'arrive pas trop à se débrouiller, surtout dans notre quartier de Tziganes cheminots des Transports bucarestois communistes, et que tu étais quelqu'un de bien, et surtout que tu avais tout un réseau, ce qui nous assurerait de manger plus et mieux. Cette préparation a eu lieu en plusieurs étapes : une première, au parc, avec la responsable de la préparation idéologique, madame Colonel, «prends-le don', ce garçon, il a un bon métier, et puis ton gosse a besoin d'un papa, lui aussi», ensuite la fameuse sortie à la terrasse de Băneasa, et peut-être que ça vient de moi, mais j'ai l'impression qu'à travers la forêt on entendait des lions rugir, comme dans un rêve, depuis le zoo. En tout cas, c'était l'été et P'tit-Père m'a paru immense, il avait cette manière exubérante d'exister : immense, comme sa manière de s'approprier quelqu'un, on aurait cru qu'il s'asseyait dessus, tel un morse, sans gêne, comme il m'a tout de suite pris, moi, dans ses bras, on aurait dit que nous nous connaissions depuis toujours, un tohu-bohu digne d'un orchestre sans chef, mais qui venait de la trachée d'un seul homme, rond comme un ballon de plage, dont toutes les articulations craquaient et qui

m'effrayait comme une pluie torrentielle survenue sans prévenir. Il a d'ailleurs plu, ce soir-là, à la fin, quand nous sommes rentrés en stop, tous les trois, parce qu'il n'y avait plus de taxi, le soir tombait, les lions avaient peut-être cédé la place aux flamants roses, des bêtes sournoises accoutrées de plumes roses et qui se cachaient dans la broussaille de la forêt. Jusqu'à ce qu'on nous prenne en stop, au prix des pommes que tu avais achetées à la terrasse, tu m'as fait ce plan que je n'ai compris que trente ans plus tard, tu m'as conquis comme une femme. En ce temps-là, j'étais un garçon excessivement maigre, les os fins et creux, comme un pigeon, et toute la famille travaillait pour m'engraisser : ils commençaient le matin par de l'huile de poisson apportée d'URSS, avec dessiné sur le verre une sorte de saumon habillé d'un maillot à rayures, comme un marin, et qui tendait avec un regard lubrique une cuillère de cette punition. Venaient ensuite les boulettes de foie, certifiées bonnes à l'engraissement de l'enfant réticent, puis les recettes suggérées par tel ou tel (je me rappelle la période où j'ai expérimenté l'option « plats cuisinés au petit-déjeuner » et les tourments qui s'en sont suivis à l'école, dès la deuxième heure, quand toutes les soupes et les purées de pommes de terre dont on avait gavé mon estomac de Somalien me faisaient exploser) et les hectolitres de lait de campagne obtenues au prix de sacrifices inestimables par tous les membres de la famille. J'étais cet enfant cobaye qui refusait de grossir et qui me regarde depuis une photo en couleurs au bord de la mer, où tu le tiens sous ton bras comme une pièce empaillée du musée Antipa, peut-être une momie rapportée par on ne sait quel miracle de l'histoire sur une trirème qui a coulé au cours d'une tempête dans la mer Noire et qui est restée conservée pendant plusieurs millénaires dans la vase empoisonnée des fonds marins. Mais je reviens à ta technique de séduction : sur la table, comme par miracle, un plateau était apparu, chargé de toutes sortes de plats qui à cette époque-là étaient très rares, y compris le célèbre et recherché saucisson de Sibiu. Inutile de dire que rien ne m'impressionnait, moi, rien de ce qui aurait

pu entrer dans ma bouche, à l'exception de l'air. J'étais fasciné par ta logorrhée et je ne comprenais pas pourquoi certaines de tes phrases faisaient rire Maman aux éclats et rougir comme je ne l'avais que très rarement vue rougir jusque-là.

À un moment donné, il a lancé un clin d'œil à la femme qu'il ensorcelait et il a tenté un triple saut de la mort, il a tout misé sur des paires de deux et de huit :

– Bobiță, Tit'Graine, regarde ce qu'on va faire, P'tit-Père, je te propose un pari. Je parie que tu n'es pas capable de prendre une tranche de saucisson, de la mettre dans ta bouche et ensuite de venir me faire une bise sur la joue et de partir en courant, où tu veux, tu cours te cacher et nous on vient te trouver.

J'ai pris la tranche de saucisson, je l'ai pliée dans ma bouche, j'ai couru vers toi, je t'ai pris dans mes bras, je t'ai fait une petite bise rapide sur la joue, puis j'ai foncé derrière les arbres les plus proches, où je me suis vengé (pour le bisou?) en crachant le bout de saucisson salé et poivré, trop dur. Dans mon dos on entendait vos rires, et je suis resté là, à me demander pourquoi vous ne veniez pas me chercher. Ensuite les événements se sont précipités, tant dans ma mémoire que dans leur déroulement réel, je crois : une brève cohabitation chez nous, dans le quartier de Berceni, puis votre mariage et votre semaine de lune de miel dans le delta du Danube, au village de Mila 23, où vous ne m'avez pas emmené avec vous et où vous êtes partis après un dernier dîner au restaurant *Cina*. Le lendemain j'ai été malade, j'ai vomi toute la journée, sous le regard inquiet de madame Colonel, qui me racontait que c'était normal, parce que dans ce restaurant les schnitzels étaient faits avec de la viande humaine, tout le monde savait ça et seuls des parents irresponsables pouvaient nourrir un enfant, surtout un garçon comme moi, dans un endroit comme celui-là. J'ouvre le dossier ficelé dans lequel nous conservons les vieilles photos et je regarde celles de ces jours-là, dans le delta, où son énorme ventre semble toujours sortir du cadre,

et où Maman ne perd jamais son sourire un peu gêné, même en noir et blanc, je devine à ses joues la rougeur des pommes de Băneasa, qui allait disparaître, qui allait se retirer dans un recoin du temps que je n'ai pas encore trouvé. Je suis hanté par l'image de ces deux jeunes gens (ils étaient jeunes, Maman avait mon âge actuel, je crois, et lui moins de quarante ans) pris dans un jeu de séduction au sein duquel j'avais reçu un rôle assez important, j'étais peut-être une tour, ou bien un fou, sur l'échiquier placé sur la table qui les séparait. Je ne peux toujours pas saisir pourquoi mon esprit a retenu si clairement toutes les nuances, tous les sons, tous les parfums de ces journées d'été, ni pourquoi il a par ailleurs décidé d'effacer des événements que je crois aujourd'hui importants, mais au sein d'un autre récit, comme dans un manuel d'histoire. Je sais comment Maman était habillée, un pull-over de mohair, et je me rends à présent compte qu'on ne pouvait pas être en été, c'était assurément l'automne. Sur les photos du delta, vous mangez des crabes, or les crabes ne sont pas bons en été, on n'y touche pas avant septembre, même un enfant sait ça : les crabes ne sont bons que dans les mois qui contiennent un «r».

Avant qu'il ne nous ait emmenés dans la maison de Vatra Luminoasă que nous allions appeler, jusque dans les années 1990 et sa mise en location, la Villa, j'avais appris presque tous ses tics verbaux, toutes ses blagues et toutes ses pointes. C'était un film qui tournait en boucle, un one-man-show inarrêtable : il savait conquérir n'importe qui, homme, femme, Colonel ou chat. Il attirait les matous comme une gamelle de lait – et il attirait pareillement tous les alcooliques du quartier (et au-delà). Aujourd'hui encore, plusieurs décennies plus tard, je peux reproduire ses célèbres anecdotes sur Caisân, l'ingénieur-chef des Appareils électriques, qui terrorisait ses subordonnés. Une scène m'est restée en tête, où P'tit-Père, placé derrière la table à dessin, imitait avec ses lèvres le bruit d'une bouteille qu'on ouvre puis celui d'un liquide versé dans un verre.

– Camarade Făgădău, mais qu'est-ce qu'vous faites, mon vieux, vous buvez ?

Caisân se précipitait derrière la table, ouvrait les tiroirs, trébuchait contre le pied de la base, sous les rires étouffés de toute la section (il s'égalait parfois par terre, d'autres fois virevoltait, ridicule), il cherchait sous les bureaux, puis il revenait, mécontent et vigilant, à sa propre table de travail.

Il y avait aussi les célèbres verres de Vlad Țepeș¹, ta dot, que tu m'as présentés la toute première fois pendant une beuverie. L'alcool est entré dans ma vie en même temps que toi. J'y avais déjà été confronté, mais sans faire le lien, lors des réunions de famille de la maison de madame Colonel, quand l'oncle Dan devenait brusquement violent, quand le jeune homme à la moustache châtain se transformait en un étranger qui nous criait dessus et qui balayait les assiettes sur la table. Chez P'tit-Père c'était différent, les histoires se prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit et plus tard encore, quand je devenais le spectateur unique de notre théâtre grec. Il finissait toujours par sortir les hauts verres à pied en cristal, initialement au nombre de six, et il me disait, sur le ton de la conspiration :

– P'tit-Père, je pourrais te bouffer ta petite gueule, Bobiță, mais ces verres-là ont appartenu à Vlad Țepeș. C'est incassable ça, écoute le son.

Il commençait par en faire tinter deux ensemble et je pouvais entendre le bruit résonner et se heurter aux murs de la cuisine jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue et qu'ils s'évadent vers le parc des Enfants. Je m'endormais souvent dans la nuit en imaginant comment la musique des verres traversait le parc, au-dessus des carrousels et des petits trains électriques assoupis, près des barques et de la Maison de l'Horreur, puis comment elle allait faire un tour dans le parc Tineretului avant de revenir dans notre cuisine et de se faufiler dans la boîte en carton de ces instruments magiques, bien à l'abri, sous la table.

Quand la beuverie était plus crue, les verres devenaient indestructibles :

1. Vlad III, dit «l'Empaleur», voïvode de Valachie du xv^e siècle, inspira à Bram Stoker son *Dracula*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

– P'tit-Père, ces verres-là ils ont appartenu à Vlad Țepeș, ça résiste même aux coups de marteau, ça. Tu veux voir ?

Je hochais la tête, à moitié pervers, à moitié content, car je savais ce qui allait se passer. Il les soulevait au-dessus de lui et les jetait sur le carrelage de la cuisine en criant :

– Prends ça, salope !

Et invariablement un verre rebondissait comme une balle de ping-pong, tandis que l'autre se brisait et faisait venir Maman inquiète devant notre spectacle grec.

Il répétait souvent quelque chose que je n'ai compris qu'à vingt ans. Je devinais la blague, à vrai dire, mais je n'aurais pas su l'expliquer à un étranger. Quand il faisait allusion à un échec ou à quelque chose qu'il ne trouvait pas, il disait : *Agneaux!* La blague, c'est que la station de tramway où nous descendions en direction de Vatra Luminoasă s'appelait la station des Agneaux. Sauf que dans les années 1980 personne n'a plus vu le moindre bout d'agneau dans les magasins alimentaires de Bucarest. D'où l'expression : T'as trouvé des oranges ? *Agneaux!*

P'tit-Père avait le don de faire son nid n'importe où. Chez nous, il s'est accommodé tout de suite : été comme hiver, il se baladait dans ses slips larges qui ne réussissaient pas à cacher complètement ses couilles et dans un tricot qui se terminait un peu au-dessus ou au-dessous du nombril. Entre les lèvres, une inévitable cigarette Mărășești ou Carpați, qu'il grillait dans la cuisine, en regardant par la fenêtre et en y allant de ses commentaires. Il trouvait toutes ces histoires, tous ces exemples, simplement en regardant par la fenêtre. Si j'avais une mauvaise note en mathématiques, il s'énervait et me disait en montrant démonstrativement le parc :

– Regarde ce qui t'attend si t'apprends pas tes leçons, regarde le bredin avec un béret, là, qui se vide le crayon dans la rigole.

Je courais à toute vitesse pour voir le bredin en question, parce que j'étais curieux de voir ce qui m'attendait, mais le bredin venait de passer le coin de la rue, ou bien il s'était caché

dans un buisson, où il se vidait probablement le crayon dans la rigole.

Je me rappelle ces jours-là comme les images d'un film vu au cinéma en plein air, à travers le rideau d'une pluie carpatique. Aujourd'hui, j'ai l'impression que, dans mon enfance, soit il pleuvait des cordes, soit c'était la canicule, soit la neige recouvrait toutes les marches de l'escalier de l'immeuble, si bien que les voisins y creusaient des tunnels et que j'y faisais des casemates et des igloos avec mes copains cheminots. Ce n'était probablement pas le cas, et je me demande à nouveau pourquoi ma mémoire ne sélectionne que les extrêmes, comment elle découpe ces cadres météorologiques qu'elle superpose à d'autres images, quitte à ce que des arbres différents y mélangent leurs branches et que les oiseaux y volent dans des directions contraires et se heurtent les uns les autres en croissant à tout va. Quand j'ai connu P'tit-Père, je passais en deuxième année, à l'école, j'étais un petit garçon constamment terrorisé qui percevait le monde à peu près comme j'imagine qu'un rongeur le fait, un rongeur qui ne se faufile hors de son terrier que pour attraper des insectes et qui reste toujours attentif à ne pas se faire prendre par un rapace. La vie était d'une terne tristesse, sans différence apparente entre les jours, seulement des rythmes, un son qui ponctuait chaque fin et signalait chaque commencement. Ces créatures terrorisées répandent une odeur, elles ont une aura que perçoivent tous leurs agresseurs, dans tous les règnes : les racines noueuses qui avaient crevé l'asphalte de la rue Stoian-Militaru s'enroulaient autour de mes jambes, je tombais à genoux sur un raccord goudronné entre deux brèches et m'arrachais la peau, laquelle guérissait difficilement, j'en gardais des cicatrices laides qui duraient des semaines. Derrière l'immeuble, là où il y avait l'entrée de l'escalier, un immense chantier s'étendait, un terrain vague recouvert de terre et parsemé de grues, de camions et de baraques hors desquelles sortaient des créatures étranges, bipèdes et noiraudes. Quand on passait devant les baraques, des meutes de chiens apparaissaient qui ne sautaient

que sur moi, comme s'ils sentaient la peur – je ne pensais pas sans horreur à l'instant où je devrais sortir de la maison. Enfin, quand j'arrivais à l'école, le moloch m'y attendait : la camarade enseignante Pop, qui – je m'en suis rendu compte plus tard – avait une dent contre moi.

– Écoutons plutôt ce que va nous dire l'élève...

C'était le prélude à une nouvelle mésaventure... Ensuite :

Puisque sa Maman c'est *madame la professeure*.

Je ne savais pas que la lutte des classes s'aiguissait ici, que je recevais des gifles adressées à ma mère, laquelle se permettait d'être trop élégante, peut-être, trop belle et trop vulnérable pour la camarade Pop.

La camarade Pop portait des bonnets de fourrure en poil de lapin, de lapin synthétique, et elle était trop épaisse pour tenir entre son bureau et le tableau, mais c'était un génie politique maléfique : elle réussissait toujours à m'ôter des points assez subtilement pour que je rate le premier prix d'un rien. Je n'ai jamais eu aucun premier prix et j'ai terminé ma première année d'école élémentaire en pleurant, sous le regard méprisant de la camarade Pop et sous celui, plein de pitié, de Florentina, la fille dont j'étais secrètement amoureux depuis la maternelle. J'ai sous les yeux ma fameuse photo d'écolier de cette année-là, avec la carte du monde dans mon dos et moi dans la position d'écriture réglementaire, chemise à carreaux et les cheveux coupés de travers, sous lesquels scintillent deux yeux qui forment avec la bouche serrée en un demi-ricтус un triangle isocèle renversé. Je n'ai pas de lèvres, je les rongerais jusqu'au sang, j'aimais sentir le goût du sang sur ma langue, mon sang, que j'étais seul à connaître et à sucer. Ma main gauche a pris une position défensive, peu naturelle. Voilà dans quel état P'tit-Père m'a trouvé et m'a séduit, et pendant quelque temps les choses ont semblé changer, la famille s'est entourée de tout ce bruit, comme d'une bulle de savon, au sein de quoi les chiens enragés de la Centrale et le bonnet de fourrure en poil de lapin de la camarade Pop pénétraient plus difficilement.

Avant d'être invités dans Vatra Luminoasă, il nous a fallu passer par une préparation mythologique, c'est-à-dire apprendre et pouvoir réciter les mythes fondamentaux, lesquels pouvaient être réduits à la formule suivante, relancée des dizaines de fois par jour : « Sept ans avec Maman, douze avec Papa. » La maman était déjà morte depuis quelque temps, et le papa c'était devenu Papi, personnage fabuleux, qui était cependant, j'allais l'apprendre, beaucoup plus que ce que pouvaient en dire les mots, des mots qui à force d'être répétés réduisaient à l'essence tout un monde qui grouillait, un chaudron sur le feu, sous le couvercle duquel des gouttes brûlantes jaillissaient d'une sauce que j'essaie aujourd'hui de goûter, de promener dans ma bouche jusqu'à ce qu'elle refroidisse, pour en déduire toutes les nuances, pour la connaître de chacune de mes papilles gustatives et pour en distinguer tous les arômes. Papi était resté paralysé après un incident fondateur qui allait aussi marquer ma vie de son empreinte : l'enlèvement de Georgică. L'ancienne femme de P'tit-Père, la mystérieuse Gabriela (« cette salope, P'tit-Père »), était partie avec le médecin gynécologue Florin Flocea (« un bredin »). À cette époque-là, mon nouveau, mon futur père était à l'intérieur des « sept ans avec Maman » paralysée, dont il prenait soin avec Papi. Gabriela a tout simplement disparu, laissant les deux hommes et la moitié de femme qu'ils lavaient et nourrissaient seuls avec un enfant de deux ans, George. Dit Georgică. Maintenant, voici ce que raconte l'histoire : trois ans plus tard, après la mort des « sept ans avec Maman », par une après-midi, alors que P'tit-Père était occupé à pêcher sur le lac du 23-Août et que Georgică et Papi jouaient aux cow-boys et aux Indiens, Papi, pour rendre le jeu plus palpitant, s'était laissé attacher à une chaise, avec du fil de fer, quelque part à l'étage de la villa. Il entendait en bas, au rez-de-chaussée, la voix du petit Georgică – qui se tapotait la bouche avec la paume en criant comme le plus Indien des Indiens. Jusqu'à ce que le silence retombe brusquement sur la maison. Le cœur du vieillard attaché s'est mis à tressaillir. Il lui a fallu pas mal de temps pour se détacher

du fil de fer de son petit-fils et pour le chercher dans toute la Villa, pour courir dans la rue bordée de magnolias en criant de sa voix éraillée, pour atteindre le boulevard, pour traverser le parc et pour annoncer à son fils qui pêchait un bidon de vin à une table du restaurant *Riviera* que son enfant avait disparu. Apparemment, la vilaine Gabriela («cette salope») et le non moins vilain gynécologue Flocea («un bredin») avaient guetté le moment parfait pour enlever le petit garçon, comme de bons stratèges qui anticipent tous les mouvements de l'ennemi avant la bataille. Le premier épiphénomène fut la paralysie du vieillard, qui est resté au lit jusqu'à la fin de sa vie, donnant ainsi le coup d'envoi des «douze années avec Papa».

Avec notre première visite à la Villa de Vatra Luminoasă, une Ère nouvelle et heureuse a commencé pour tout le monde. On posait les bases d'une coopération remplie d'amour et de bonne entente, ce qui signifiait avant tout que nous devions laver cette maison infestée de souvenirs et de crasse, dans laquelle un vieillard sale mourait lentement. Papi gisait au rez-de-chaussée, dans la grande chambre, au milieu d'un lit répugnant, sans draps («à quoi bon, P'tit-Père, de toute façon il se chie dessus»), enrobé dans une couette matelassée qui avait jadis été rose. Toute la maison était enveloppée dans le parfum d'urine, de matières fécales et des mauvais plats que lui apportait Tanti Maricica, la voisine qu'on avait engagée pour laver le vieillard et pour prendre soin de lui. «Sept ans avec Maman, douze avec Papa» signifiait de longues séances de pêche sur le lac du 23-Août, là où se rencontraient pour jouer aux dés de beaux jeunes hommes comme Mircea Sandu, Mitică Dragomir et Bebe l'Escroc, qui chaque jour buvaient des navettes entières de Jidvei, du vin blanc qu'ils coupaient avec de l'eau minérale («d'été, P'tit-Père»).

Papi ne pouvait plus parler, il éructait des sons obscurs et obscènes qui sortaient par une moitié de sa bouche tordue, émaciée comme un ballon qu'il aurait mâché au lieu de souffler dedans. Il ne mettait ses dents qu'à table, sinon ça le dérangeait. Près du lit, il y avait en permanence une tasse sale avec

un Mickey dessiné dessus. Des restes de repas flottaient dans l'eau. À côté, une assiette traînait dont la sauce avait séché, et des miettes de pain trempé dedans en parsemaient le ciment rougeâtre. Il y avait aussi une autre chaise, identique, verte, sur laquelle on avait posé une télévision Sport rouge dotée d'une longue antenne, toujours allumée et recouverte d'une pellicule entre le jaunâtre et le verdâtre, un peu comme la surface du lac du 23-Août au printemps. Nous nous sommes assis en silence, chacun où il pouvait, moi j'ai dû me mettre sur un bord du lit, tandis que P'tit-Père nous présentait :

– Papi, elle c'est Mirela, ma femme !

– Hrrrrrrrr, guihdiedhf, plf.

– Papi !

Il fallait hurler, Papi n'entendait pas bien du tout.

– Et lui c'est Bobiță, le garçon de Mirela !

– Gujhgukrgldklhnfg.

– Vas-y, P'tit-Père, fais-lui un bisou, il adore les enfants.

Depuis que l'autre salope lui a pris son p'tit-fils, avec son bredin...

Je n'en avais pas la moindre envie, toutes ces odeurs m'avaient mis dans un état horrible de vertige et de dégoût, mais je me suis approché, lentement, en espérant ne jamais atteindre ses griffes tendues ni la ventouse rosâtre qui se tournait vers moi. Papi essayait de dire quelque chose, en articulant un peu plus, mais en surface, il ne sortait de lui qu'un halètement, comme la vapeur d'une soupe qui commence à chauffer dans sa casserole. Je me suis rapproché de sa bouche, j'ai fermé les yeux, et j'ai cru entendre et distinguer très clairement :

– Georgică, Papi, tu es revenu...

Je vois le reste comme à travers la pellicule jaunâtre de l'écran de la télévision Sport. Nous avons passé toute la journée derrière la maison, à essayer d'arracher quelques-unes des mauvaises herbes qui couvraient la cour, j'ai joué avec Luluța, l'être le plus propre d'entre nous, à mes yeux

d'alors, nous faisons la course, j'essayais de tenir le rythme tandis qu'elle enchaînait les tours dans le jardin, puis dans la maison, où elle montait l'escalier à toute vitesse, redescendait, entraînait dans la chambre de Papi, lui donnait un coup de langue sur le visage, léchait au passage son assiette, puis repartait à toute allure. À l'étage, je les ai entendus discuter gravement dans la salle de bains, où il y avait une grande baignoire en fonte :

– Bobiță, reste là, n'entre pas ! Nan, Virgil, ceux-là, on ne peut pas les prendre comme ça, faut une autre solution.

– T'inquiète pas, P'tit-Père, j'sais comment y faire.

Il est passé près de moi et a descendu l'escalier à toute vitesse, d'un pas lourd, comme un éléphant.

J'ai profité de ce moment d'inattention de leur part pour entrer. Au début, je n'ai rien pu comprendre à ce que je voyais, puis le fond noir de la baignoire s'est mis à ondoyer, comme la pellicule solidifiée d'une mer calme se soulève doucement à la surface. J'ai senti un frisson partir de quelque part à l'intérieur de moi, très profond, c'est passé près de mes couilles, ça a remonté le long de ma colonne et ça s'est arrêté dans ma tête. Mes yeux me cuisaient, je tremblais, et j'ai été tenté l'espace d'un instant de me jeter dans cette mer noire et huileuse, tout au fond de la baignoire. Mais de cette pellicule, des antennes, des pattes, des carcasses chitineuses ont commencé à se détacher, et ce n'est qu'au moment où mon cerveau a pu percevoir les détails du tableau que je me suis vraiment pétrifié. La baignoire était pleine de blattes, de cafards gras et noirs, certains gros comme mon poing, et qui se montaient dessus les uns les autres, glissaient sur les bords de la baignoire, s'affalaient sur le dos et ondoyaient comme une grande créature paresseuse avant de s'endormir.

– Je t'avais bien dit de pas entrer. Maintenant va-t'en.

P'tit-Père était arrivé avec une bouteille de bière contenant un liquide incolore qu'il a versé sur le bord de la baignoire, en le répartissant uniformément.

– Sors de la salle de bains, P'tit-Père, c'est dangereux.

Je me suis éloigné doucement, puis il a craqué une allumette et l'a jetée dans la baignoire. La flamme s'est élevée jusqu'au plafond, et ma mémoire s'entête à en retenir l'odeur douceâtre et écœurante, mais aussi le bruit déchirant, un crissement, comme le cri d'un grillon ou d'une cigale, d'une gigantesque floppée de cigales terrorisées fuyant l'avancée d'un incendie. Je suis parti en courant dans l'escalier, je me suis pelotonné dans l'herbe de la cour, à côté de Luluța qui haletait au soleil, et je me suis mis à pleurer avec des sueurs froides.

Ce soir-là, nous nous sommes serrés tous les trois dans la chambre de Papi, qui avait été changé et mis dans des draps propres, et qui s'était relevé, adossé à un grand coussin. Il portait sur son crâne chauve un petit chapeau rigolo, trop petit (il avait appartenu à Georgică), un fez avec un pompon (lequel ne tenait plus qu'à un fil) qui pendait sur un côté, et sur son bord retroussé des skieurs blancs et heureux s'élançaient vers la vallée, comme sur les paquets de cigarettes Bucegi («la mort à ski, P'tit-Père»). À huit heures, le journal télévisé a commencé, et aussitôt après l'introduction de Cornelius Roșianu, le visage de Ceaușescu est apparu, qui veillait aux fondations d'une nouvelle construction ou bien donnait des indications à une équipe d'ingénieurs casqués. J'ai alors vu Papi reprendre vie, s'agiter de tous les os que ses muscles du train supérieur pouvaient encore faire bouger et de sa demi-bouche il articule, plus clairement que jamais, «putain de bon Dieu de Satan de ta mère!», et par cette même bouche il parvint à former, avec une force que je ne lui aurais jamais imaginée, un crachat aussi gros que la tête de Luluța, qu'il envoya directement sur le visage du Conducător, au centre de sa télévision Sport, où le crachat s'unit pour l'éternité et dans l'absolu à ses confrères d'hier et d'avant-hier, apportant son tribut à la couche jaune, à ce filtre qui transformait le petit écran en un téléviseur presque couleur, au moins sépia.

Les week-ends sont ensuite devenus ces journées où nous allions régulièrement dans Vatra Luminoasă, tous les trois ou seulement P'tit-Père et moi, et il m'introduisait alors dans le

monde mystérieux des pêcheurs de perches-soleil ou de meuniers. Finalement, Maman a renoncé à faire la route depuis Berceni. À cette époque, il n'y avait pas encore la station de métro de Brâncoveanu, il fallait marcher jusqu'à Șura-Mare, ensuite descendre à l'arrêt Pieptănari, changer à Unirea et, environ une heure et demie plus tard, descendre à la place du Travail, d'où nous finissions à pied jusqu'au parc. Le restaurant *Riviera*, avec sa coupole de cirque, était situé sur le bord du lac; après m'avoir mis le premier ver de terre sur l'hameçon, ou bien le premier vermisseau («P'tit-Père, un vrai pêcheur mord au ver de terre»), il me laissait me refléter dans les eaux vertes, seul avec mes lombrics, et il allait s'asseoir à une des tables extérieures, où il y avait presque toujours, le samedi après-midi, quelque partie animée de dés ou de poker, arrosée de batteries de Jidvei à l'eau minérale («d'été, P'tit-Père»). Toutes ces journées-là se sont rassemblées en une seule, chaude, où l'eau du lac sentait la lentille d'eau moisie et où je m'étais réfugié sous la couronne d'un saule, loin du débarcadère, dans la terre, quand (j'ai essayé de vérifier autant que possible si tout ça avait bien eu lieu), saisies de folie ou victimes de la chaleur, les perches-soleil se sont mises à tirer sur l'hameçon avec une frénésie presque suicidaire que je ne m'explique toujours pas. En deux heures, j'ai rempli plusieurs sacs de petits poissons rougeoyants couverts de piquants, et lorsque je me suis retrouvé à court d'asticots et que j'ai lancé pour la dernière fois le fil dans l'eau, sans y croire, un poisson a encore mordu à l'hameçon nu : un meunier énorme qui ne voulait pas rester seul dans le lac. Quand je me suis relevé et que j'ai commencé à ranger mes affaires, deux Tziganes passaient dans l'allée, dans mon dos, ils étaient plus grands que moi et l'un des deux avait sorti son pénis au soleil, par sa braguette, il marchait comme ça, et sa bite m'a paru immense, on aurait dit une saucisse polonaise, comme celles que P'tit-Père se procurait parfois sous le manteau. Le grand a croisé mon regard et m'a souri, d'un sourire très laid, je ne savais pas ce qu'il voulait de moi mais il y avait quelque chose de

mauvais dans cette grimace, ce n'était pas le sourire des gens que je connaissais, celui-là avait quelque chose de menaçant, il m'a hérissé les poils sur la nuque, parce que je le sentais de mèche avec les blattes de la baignoire, ou bien avec la ventouse sous le nez de Papi. J'ai pris mes sacs et je me suis taillé en vitesse vers la terrasse, où P'tit-Père essayait encore de récupérer ce qu'il avait perdu aux dés (au *Parandārāt*), alors je l'ai attendu sagement, sur une chaise, jusqu'à ce qu'il soit presque trop tard. Nous avons pris le dernier tramway, aucun taxi n'aurait voulu de nous avec nos sacs de poissons d'où coulait l'eau fétide du lac. P'tit-Père s'est endormi sur son siège, et moi je me suis occupé de mes poissons, j'avais hâte de montrer à Maman ma prise. Évidemment, Maman était folle d'inquiétude, elle n'a même pas regardé mes poissons, elle a pris P'tit-Père qui riait bêtement et tenait à peine debout, elle l'a attrapé par la nuque et l'a poussé vers la salle de bains, où elle lui a ouvert l'eau froide de la douche sur la tête, comme j'avais vu faire chez la camarade Colonel avec un mari ou un fils ivre. Nous sommes retournés plusieurs fois à la pêche, par la suite, puis il m'a laissé y aller seul, lui il restait dans la cour, derrière la maison, où il invitait ses amis à boire de la bière ou du vin coupé à l'eau, et moi je rentrais quand le soleil descendait derrière le *Riviera*, mais je n'ai plus jamais pêché de perches-soleil comme cette fois-là. Et le garçon au pénis immense non plus, je ne l'ai jamais revu.

Au printemps 1989, plusieurs événements ont eu lieu qui nous ont éloignés de la maison, et qui ont étendu une pellicule semblable à celle du téléviseur Sport sur l'image de la forêt de Băneasa : lors de notre première visite après les fleurs de magnolias, nous n'avons plus retrouvé Luluța. Nous l'avons cherchée jusqu'à la tombée de la nuit dans toutes les rues du pâté de maisons, dans le parc du 23-Août, nous avons crié jusqu'à en perdre la voix et, à la tombée de la nuit, il a fallu rester là-bas, il était trop tard pour traverser toute la ville jusqu'à Berceni. J'ai dormi en haut, à l'étage, dans les bras de Maman, mais toute la nuit, j'ai pensé d'abord à Luluța, puis à un Papi

baveux qui câlinait Georgică à travers moi, et ensuite j'ai rêvé de cafards noirs aux relents douceâtres qui sortaient par le trou de la baignoire et qui venaient me caresser le visage en me suppliant de les aider, sans que je sache qu'ils étaient patients et qu'ils regardaient la vie comme un film qu'ils pouvaient faire tourner en avant et en arrière, pour choisir le moment où ils se faufleraient depuis leur monde au sein du tien, où ils entreaieraient par tes narines, par ta bouche, par ton trou de balle et par ton nombril et viendraient ronger avec précision et attention le bout de chair que tu sens battre dans ta poitrine.

Ensuite, vers l'été, Papi est mort, mettant fin aux douze années qui entrèrent ainsi dans la légende. C'est Tanti Maricica qui l'a trouvé, son fez tombé sur le front et la bouche grande ouverte, comme s'il préparait un nouveau crachat à envoyer à la prochaine apparition du Camarade. P'tit-Père a vidé la maison, il a récupéré ce qui pouvait l'être et il a emménagé définitivement chez nous. Jusque-là, nous avons vécu dans une sorte de situation provisoire, comme dans un camp de vacances, et pas moins heureux. Moi, du moins, j'étais heureux. Les journées avaient cette tranquillité que leur donne leur écoulement enchaîné, précisément ce dont un garçon de cet âge-là a envie, sans le savoir. Ils partaient à l'usine, à l'IMGB, vers six heures du matin, moi je me réveillais, je prenais mon petit-déjeuner, puis je partais à l'école, ma clef autour du cou. Je commençais à comprendre la camarade Pop, comme on comprend un chien enragé à l'affût au coin de la rue : on contourne sa route, on calcule sa fuite, on prépare le ton de sa voix, on essaie de dissimuler sa peur. J'étais devenu un véritable maître du camouflage, je pouvais prendre la couleur du banc ou du copain de devant, j'essayais de ne pas oublier ma cravate, le lundi, ni l'anneau transparent qui la serrait sur mon torse, et j'essayais de me faire le moins remarquer possible. Mais la camarade Pop était d'une sournoiserie paranormale, une vraie chienne enragée, elle me surprenait dans mes moments de rêverie et me sautait dessus pour me mordre, elle savait me faire perdre, comme un arbitre

vicieux des Jeux olympiques, qui enlève toujours des points à nos filles. Comme le jour où elle m'a envoyé au tableau, de but en blanc, et où elle m'a fait écrire rapidement Gheorghîță. J'ai écrit Ghiorghîță. Raison pour laquelle elle m'a envoyé ce jour-là suivre la classe de première année. J'avais une tête de plus que les autres et je me rappelle comme si c'était hier le visage de l'enfant assis devant moi, qui s'est retourné pour me demander si j'avais redoublé. Je suis rentré à la maison en pleurant et, pelotonné au bout de mon lit, j'ai ôté les barrières d'un sentiment que je ne connaissais pas encore : la haine. J'ai vomé toutes les injures que j'avais jamais entendues derrière l'immeuble, je lui ai souhaité de mourir dans d'atroces douleurs, je me suis vautré dans ce sentiment neuf et tellement réconfortant, une armure dont j'avais tellement besoin, sans le savoir.

C'était la période la plus noire, d'après ce que j'entendais Maman et P'tit-Père chuchoter le soir dans la cuisine, et je pouvais déjà lire les signes de ce temps-là. Chaque soir, à de rares exceptions près, le « petit plat de pommes de terre » m'attendait, et la soupe de pattes ou de tête de poulet était devenue un plat de choix. P'tit-Père avait dégoté une carte plastifiée de membre d'un corps de contrôle alimentaire, et il m'emmenait avec lui, le soir, nous partions ensemble faire la tournée des boucheries et des magasins où la rumeur prétendait qu'il y aurait eu des arrivages. À l'automne, quand le froid est arrivé, il portait un manteau noir qui avait appartenu à mon grand-père, et un bonnet de fourrure de ragondin. Il ressemblait à un petit pingouin impérial et plaçait une main sur son torse, entre deux boutons, comme Napoléon, avant d'en tirer, derrière l'étal, en chuchotant : « Et moi j'ai ceci ! », sa carte plastifiée. Si nous avions de la chance, le gestionnaire était intimidé et sortait un poulet de l'arrière-boutique, ou bien, comme c'est arrivé avant Noël, il nous appelait aussitôt vers la porte arrière et nous vendait un porc. Sauf qu'un porc, surtout en 1989, n'était pas assez porc si personne ne le voyait, si bien que, ce soir-là, nous nous sommes promenés avec la

bête dans un sac en plastique qui laissait couler du sang, et nous avons rejoint ses camarades chez Big, où nous avons joué aux dés, au *Brăila* et au *Parandărat*, jusqu'à la tombée de la nuit, après quoi, comme P'tit-Père ne tenait plus debout, deux amis de là-bas nous ont ramenés à la maison en voiture, contre la promesse de boire chez nous du vin de campagne («propre, P'tit-Père») dans les verres de Vlad Țepeș. Maman a jauni quand elle nous a vus sur le seuil, P'tit-Père qui riait à tout va et moi tout sale et affamé, avec un sac ruisselant de sang et deux noirs qui grimaçaient comme le porc dans le sac en raphia :

– Regarde, P'tit-Père, le porc est arrivé !

Cette nuit-là, ils se sont disputés très fort, je n'avais plus entendu ça depuis longtemps chez nous, et comme une casserole en ébullition sous son couvercle, toute l'écume marron-nasse s'est répandue sur le feu. Maman a sorti et mis en avant certaines tromperies supposées, ensuite ils se sont lancé au visage toutes sortes de saletés que j'entendais et comprenais en partie, depuis ma chambre, où roulé en boule j'attendais le miel. Avec son arrivée chez nous, le rituel de couple de Maman et moi avait pris fin : nous ne dormions plus ensemble. À huit heures, ils me mettaient au lit, et j'observais terrorisé les ombres au-dessus de l'armoire massive, au bout du lit, celle dont une porte n'était jamais parfaitement fermée et d'où j'imaginai que les créatures de la nuit allaient sortir. Je me forçais alors à suivre et à compter les bandes parallèles de lumière que les voitures qui passaient sur la route d'Oltenița projetaient au plafond de la chambre. Mais les soirs bénis étaient ceux où P'tit-Père venait s'asseoir près de moi, jusqu'à ce que je m'endorme, en me prenant contre son torse et en me disant :

– Allez, P'tit-Père, cale ta tête ici, sous mon bras. J'ai l'miel qu'i faut pour t'endormir.

Et en effet, je m'endormais sur son torse gras, les mains écrasées contre ma poitrine, en rêvant que j'étais dans un camion volant sur lequel il était inscrit ROMAN et dans lequel nous étions alignés, chacun dans son petit lit étroit, moi et tous

les garçons de ma classe. Ces soirs-là, P'tit-Père et moi faisons un troc, sans jamais le formuler, mais nous étions tous les deux également reconnaissants pour ce que nous en recevions. Pour un homme qui, rentrant de la section de mécanique lourde de l'usine IMGB, passait tout son temps dans la cuisine, devant la gazinière sur laquelle il faisait cuire des aubergines ou griller une miraculeuse escalope de porc arrachée à l'arrière d'une boucherie, P'tit-Père sentait très bon. C'était un homme très propre, dans ces années-là, même son image émane de la propreté, parce que j'aime à me le représenter assis à la table de la cuisine, une cigarette entre les doigts, en train d'écrire dans «son cahier». Ce cahier, je crois qu'il avait commencé à remplacer Maman, parce que P'tit-Père se retirait avec après chaque nouvelle dispute pour en débattre et pour l'analyser par écrit, après quoi il se mettait à y dessiner des caricatures, l'une de ses passions cachées. Malgré la fumée environnante, malgré le verre de vin sur la table et la cigarette dans le cendrier, je le revois potelé et propre comme un cochon de lait, faisant le malin dans son cahier d'étudiant en mathématiques : «Je vends la Liberté!» écrivait-il dans une bulle qui sortait, au lendemain de la Révolution, de la bouche d'un personnage ventripotent. «C'est-à-dire que, t'as compris, P'tit-Père?» Je hochais positivement la tête et j'essayais de retenir comment il dessinait ces silhouettes amusantes, avec leur nez en forme de concombre saumuré et les bulles qui leur sortaient de la bouche.

À l'hiver 1989, un autre événement important a eu lieu dans notre nouvelle famille : P'tit-Père a trouvé Georgică. Apparemment, les deux membres du clan Flocea n'avaient rien voulu d'autre que la pension alimentaire, si bien qu'ils avaient abandonné le bambin dans une sorte d'école à horaires prolongés, quelque part dans Bușteni, un internat où on avait transformé le petit Indien chafouin qui attachait son Papi avec du fil de fer, en un véritable sauvage. Nous avons pris une chambre à l'hôtel *Alpin*, près des télécabines ; ils m'ont planté là et sont partis récupérer l'enfant. Ce qui n'a pas été

facile, parce qu'il s'était enfui dans la forêt, là où il passait apparemment le plus clair de son temps, à chercher des champignons. C'était un grand garçon blond aux yeux bleus, de bonne constitution et constamment affamé. Il ne reconnaissait plus son père, et je crois que la situation a été assez étrange pour lui aussi, mais beaucoup moins embarrassante que pour moi, qui me sentais comme privilégié par le sort, et d'autant plus honteux que mon organisme ne savait pas tirer profit de ces privilèges. Nous avons tous les deux mimé, comme seuls les garçons de cet âge savent le faire, une amitié spontanée, une franche camaraderie, mais dès le premier jour il y a eu entre nous une méfiance qui par la suite nous a accompagnés jusqu'à la fin.

Nous nous sommes séparés le dimanche soir en pleurant et en agitant des mouchoirs, après que P'tit-Père a fait bon usage de sa carte plastifiée pour obtenir un poulet cuit, entier, au restaurant de l'hôtel, poulet qu'il a laissé dans la chambre où Georgică vivait avec sept autres garçons. Pendant tout le chemin du retour, j'ai pensé à ce poulet resté seul au milieu de huit bouches affamées ; de fait, j'en ai rêvé, et je ne me suis réveillé qu'au moment où le train passait devant les tours de défense médiévales, en brique, qui précèdent la gare du Nord de Bucarest.

Un mois plus tard, alors que P'tit-Père rendait désormais visite à Georgică tous les samedis, la Révolution est arrivée et le temps a semblé s'accélérer ; de même, tout ce qui dans mon esprit peut intégrer une pellicule que j'arrête quand je veux pour la déchiffrer a passé en lecture rapide. Au mois de mars, je suis parti à mon premier camp de vacances, aussitôt suivi du second, après une journée de pause entre les deux. Dans ces deux camps, je suis tombé amoureux deux fois, j'ai porté à mes lèvres ma première cigarette et j'ai bu ma première bière. Le jour où je suis rentré du premier camp, de Timișul de Sus, il n'était pas là, il n'y avait que Maman à la maison, et nous n'avons pas trop parlé, parce que j'étais tombé amoureux d'une fille plus grande que moi que j'allais revoir à la mer, le

lendemain. Là-bas, à Eforie Nord, Maman m'a appelé pour me dire qu'à mon retour P'tit-Père ne serait plus chez nous, qu'ils avaient décidé de divorcer.

– De toute façon, il a eu ce qu'il voulait, il a récupéré son fils, c'était tout ce qui l'intéressait, a-t-elle dit pour conclure son récit, sans imaginer que là-bas, dans la cabine téléphonique de la poste d'Eforie, une vieille photographie de la forêt de Băneasa perdait ses contours et ses couleurs, comme il arrive quand on ne déplace pas assez vite le papier photo depuis le révélateur dans le fixateur.

Et quand je suis sorti de l'immeuble à quatre étages de ton quartier, Militari, là où tu m'avais appelé «pour qu'on se voie encore, nous deux, P'tit-Père», après mes cours du soir, je me suis rappelé ce vieux souvenir d'Eforie, comment mon cœur s'était serré. Cette fois plus légèrement, comme les cœurs se serrent sous le rouleau des chenilles de tank du temps, toujours plus légèrement, toujours plus perdus dans le bruit du monde. Je t'ai regardé dans les yeux, en essayant de faire abstraction de tous les gens autour de nous, de tous ces types qui fourmillaient dans ton appartement tandis que tu négociais avec une jeune Tzigane «pour qu'elle la lui suce, au petit». Je suis sorti en courant par la porte ouverte (tes portes ouvertes, toujours ouvertes, tes slips flasques) et j'ai couru sans regarder derrière moi jusqu'à l'arrêt du bus 336, couru loin de toi et du miel de ton aisselle.

ION-MAIORESCU

Le camion s'arrêtait devant la porte et l'homme assis à la place du mort hurlait de toutes ses forces :

– Le boooiiiiiiiis!!!

Alors je fonçais vers le portail où je mangeais des graines et où je commentais ce qui se passait dans la rue, jusqu'à la dernière maison de la cour à rallonges, et mon pied se collait presque toujours dans le goudron que le soleil avait fait fondre, dans cette bande noire qui s'étendait entre les grandes plaques de béton, et je tombais, mais je ne perdais pas de temps à vérifier, je savais trop bien ce que j'aurais vu sur mes genoux, je connaissais ce mélange pâteux de plasma, de sang et de matière noire, gluante et brillante, digne de la palette d'un peintre. Je tenais d'une main la porte accordéon, peinte d'un rouge écarlate écaillé, et je glissais ma tête dans les ténèbres fraîches du vestibule, où je reproduisais du mieux que je pouvais le cri de l'homme :

– Le boiiiiis!!!

Ma grand-mère apparaissait rapidement hors de la cuisine, je l'entendais marcher d'un pas lourd sur le parquet épais, et une fois que mes yeux s'étaient assez habitués à la pénombre pour que je puisse y distinguer la petite bibliothèque vitrée flanquée de deux fauteuils minuscules, je la voyais, elle aussi, qui serrait sous son menton son gros fichu de la couleur de la porte et le nouait par-dessus son fichu vert, celui qu'elle portait

à la maison. Elle me prenait par la main et nous courions tous les deux, tandis qu'elle me sermonnait pour ma chute et ma tache. Quand nous arrivions au portail, les hommes avaient déjà commencé à décharger leur remorque et l'un d'entre eux notait au crayon la part qui revenait à chaque habitant de la cour à rallonges. Cette rue tapie dans l'ombre des marronniers s'animait aussitôt et ressemblait bientôt à un passage très fréquenté ou à une foire familière où l'on entrait et sortait des deux côtés, de cour en cour, et où apparaissaient aussi, dans leurs peignoirs décolorés et leurs pantalons en coutil, les employés du cirque Ion-Maiorescu. Sur la gauche, au loin, on apercevait la silhouette massive et héroïque du paysan révolté qui levait son poing noueux dans le ciel, geste de défi, mais pétri de douleur. À ses pieds se trouvait le corps supplicié d'un camarade mort, probablement tué par les soldats envoyés par les oppresseurs du peuple pour écraser la révolte de 1907. Ces deux géants se tenaient sur un socle rond, formé de galets, et dans leur dos commençait le parc Obor, avec ses abris pour enfants et ses tortues en tôle rouge, pleines de caca à l'intérieur, où nous nous cachions durant nos parties de cache-cache. Sur la droite, le regard se perdait dans la longueur de la rue, sautant d'arbre en arbre, de capot en capot et de cigarette en cigarette, laissant sur sa gauche l'école pour mieux se diriger vers les territoires inconnus où je n'allais jamais.

Juste à côté du portail, dans notre cour, il y avait la maison la plus spectaculaire, dont l'escalier était surmonté d'une marquise en verre multicolore : *madame**¹ Petculescu s'y asseyait en été, sans trop parler, mais en suivant de ses yeux aqueux les jeux que nous inventions ou bien nos disputes. On la trouvait tout le temps sous cette tonnelle de métal et de verre, quand il faisait beau comme lorsqu'il pleuvait, assise dans un fauteuil en osier, en haut des marches, d'où elle analysait tout ce qui se passait dans la rue ou dans la cour. Il fallait toujours

1. Toutes les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte.

faire attention à ce qu'on disait et à comment on se comportait, pendant le jeu, car *madame** Petculescu était la vigilance incarnée, même quand elle paraissait somnoler, ni une ni deux, elle te sautait à la gorge. Elle était grosse et tassée, comme un ballot de chair couvert de verrues, le visage caché derrière des lunettes aux verres teintés, et à chaque fois que je passais sous son regard, je me disais qu'elle ressemblait à la vieille Taupe qui voulait épouser la Petite Poucette : un animal ancestral, toujours humide et baveux, qui cache des écailles sous sa fourrure et dont le sourire aimable trahit ses canines.

– Bonjouuuur, Tanti Petculescu, bêlions-nous tous en chœur, et elle hochait la tête, affable, en promenant sa queue couverte d'épines entre les pieds de sa chaise à rayures bleues – le même modèle de rayures que sur le pyjama du Tonton.

Tant que nous nous tenions sous ses yeux, nous nous parlions comme au journal télévisé, en prononçant correctement le « l » à la fin des mots, par exemple : *Ați văzut filmul de aseară?* Avez-vous regardé le film hier soir ?

Juste après, c'était la maison de Gabi et de Mihaela, qui avait un père, m'sieur Mircea, grand et beau, à qui on a dû amputer les deux jambes après la Révolution. Leur père se tenait sur les marches et fumait cigarette sur cigarette, amusé, quand il rentrait du travail, puis, à la tombée du soir, il se mettait à boire, et la nuit, surtout quand le Tonton n'était pas à la maison et que je pouvais dormir dans sa chambre, qui donnait sur la rue, j'entendais m'sieur Mircea enflammé brailler des chansons populaires, et les autres qui le forçaient à rentrer à l'intérieur. Parfois, leur mère sortait sur le seuil, toujours épuisée, dans un peignoir noir à roses rouges qui ne cachait pas sa poitrine maigre, rachitique, son visage de cire strié par quelques mèches blondes, et elle les appelait à table. Leur père arrivait vers quatre heures et s'asseyait parfois sur le seuil avec une bouteille de bière d'un litre, et il restait là jusqu'à l'avoir finie, tout en fumant l'une après l'autre « la mort à ski » – des cigarettes Bucegi. On les appelait comme ça parce que, sur le paquet, il y avait un skieur alpin en pleine descente,